

Christian Heck (éd.), *Qu'est-ce que nommer ? L'image légendée entre monde monastique et pensée scolastique*

Dominique Vanwijnsberghe

Citer ce document / Cite this document :

Vanwijnsberghe Dominique. Christian Heck (éd.), *Qu'est-ce que nommer ? L'image légendée entre monde monastique et pensée scolastique*. In: Bulletin Monumental, tome 170, n°2, année 2012. pp. 182-183;

https://www.persee.fr/doc/bulmo_0007-473x_2012_num_170_2_8317

Fichier pdf généré le 29/10/2019

Midi et bientôt la Picardie, etc. Deux phénomènes simultanés – en apparence contradictoires mais en réalité complémentaires –, l'édition de recueils d'images d'une part et la création de sociétés d'antiquaires d'autre part, s'adressent aux mêmes élites provinciales.

La seconde partie (1830-1860) s'articule en deux sous-parties thématiques. La première, « L'Âge d'or de l'antiquarisme provincial », étudie le prodigieux succès, pendant ces trente années, des sociétés archéologiques (souvent aussi « polymathiques ») locales auxquelles participèrent toutes les élites, administratives, sociales, religieuses, économiques. Bientôt s'exprime une résistance à la tentative de leur mise en tutelle, un refus du « centre de direction » annoncé explicitement en 1830 par Guizot, le ministre-historien. Les conflits, déjà latents, vont se multiplier entre les sociétés d'antiquaires et la nouvelle Inspection. Cette histoire de la prise en main administrative du mouvement antiquaire est bien connue. La légendaire opposition Paris-province est ici fortement affirmée mais l'approche ne renouvelle pas fondamentalement les problématiques.

La question des territoires géographiques de compétence de ces sociétés est ici centrale : ancienne province ou moderne département ? Les ambitions hégémoniques des plus anciennes sociétés provoquèrent parfois des incidents de frontière. En 1833-1834, l'année même de la mise en place de l'Inspection des Monuments historiques, la création par Caumont de la *Société française pour la conservation et la description des monuments historiques*, qui revendique une vocation nationale, tente, en vain, de fédérer les associations locales.

La seconde sous-partie (1830-1870) qui répond au titre de la thèse et sans doute la plus nouvelle, s'adresse plus généralement aux historiens : il s'agit d'évaluer ce que l'érudition provinciale a apporté à l'édification des identités régionales (départementales et provinciales...). La thèse démontre clairement l'apport de « l'antiquarisme » à la construction des « petites patries » : archéologie (préhistorique surtout), et définition d'écoles régionales constitueront les supports privilégiés des identités provinciales. Un équilibre va s'établir entre le national et le local, avec un « apétessement » progressif du cadre d'étude qui ira jusqu'à la commune.

D'autre part la distinction établie par ces érudits et leurs dessinateurs, de phases successives des « styles », notamment dans l'architecture médiévale, a contribué à la partition claire des temps historiques : un tableau précis des publications locales selon la période concernée (Antiquité, Moyen Âge, Temps modernes) et le nombre de pages éditées donne à voir le développement de ces distinctions. Cette partition a facilité la naissance d'une histoire scolaire

nationale, celle de Michelet puis de Lavis. Conclusion : « l'histoire locale est une propédeutique au patriotisme ».

On pourrait ironiser, in fine, sur la permanence des phénomènes ici examinés : ainsi évoquer les hésitations scientifiques, techniques et administratives pour organiser un inventaire national des monuments. Les nouveaux modes de perceptions et de diffusion du patrimoine local (ainsi les châteaux cathares à la télévision) qui donnent naissance à de nouvelles aspirations centrifuges (la Septimanie de récente mémoire). Les dénominations significatives des territoires y ont encore une réelle signification culturelle : Rouergue ou Aveyron ? Enfin, on rappellera aussi qu'une sociabilité locale autour du patrimoine, plus ou moins érudite ou mondaine et pas exclusivement vieillissante, est toujours très vivace. Quid de l'avenir ? C'est donc une thèse qui, au-delà de son immense érudition, donne à réfléchir sur le rôle du sentiment patrimonial aujourd'hui, sur la place du passé dans notre présent ; enfin sur les actuels enjeux politiques et sociaux de la conservation monumentale.

Selon la bonne tradition du CTHS, les notes sont présentées en bas de page, les sources très précisément identifiées et la très riche bibliographie classée de façon très finement thématique (trop ?). Les deux index sont utiles pour naviguer dans cette immense érudition.

Françoise Hamon

Iconographie

Christian HECK (éd.), *Qu'est-ce que nommer ? L'image légendée entre monde monastique et pensée scolastique. Actes du colloque du RILMA, Institut Universitaire de France, (Paris, INHA, 17-18 octobre 2008), Turnhout, Brepols, 2010, 30 cm, 259 p., fig. en n. et bl., index général. - ISBN : 978-2-503-53426-8, 65 €.*

(Répertoire iconographique de la littérature du Moyen Âge. Les études du RILMA, 1)

Le Répertoire iconographique de la littérature du Moyen Âge (RILMA), vaste programme de recherche lancé par Chr. Heck, s'est fixé pour objectif « la redéfinition et l'analyse des cycles iconographiques du livre médiéval » afin d'en faire apparaître toute la richesse et la complexité, tant dans leur élaboration sémantique qu'artistique. Le Corpus du RILMA présente, dans des volumes accessibles à tous et généreusement illustrés, des cycles représentatifs de grands textes de la littérature médiévale,

commentés par des spécialistes. Parallèlement, des colloques sont organisés, qui mettent l'accent sur des thèmes parcourant, de façon transversale, les différentes études de cas proposées dans le Corpus. Le premier d'entre eux, qui s'est tenu en 2008, était consacré à la période charnière des XII^e et XIII^e siècles – celle de l'émergence de la pensée scolastique – et au problème de l'évolution du statut de l'image légendée, qui reflète dans une certaine mesure cette transformation radicale de la façon de penser le monde et le texte. Le présent volume reprend la plupart des interventions présentées lors de ces rencontres et donne une excellente idée de la richesse des échanges qu'elles suscitèrent.

D'emblée, Chr. Heck, après avoir insisté sur la puissance du mot dans la culture chrétienne du Moyen Âge, offre une fort utile typologie du texte court dans l'image. Sans jamais perdre de vue la relation étroite et absolue qui existe entre la forme et le sens, il passe en revue les usages plus ou moins codifiés de vecteurs textuels tels que le *volumen*, le livre, le cartel, le cartouche et, tout spécialement, le phylactère. Le choix subtil de l'un ou l'autre de ces supports reflète une distinction toujours plus grande entre le dit et l'écrit, consécutive à de nouveaux usages de la parole pratiqués dans les milieux universitaires. Au sein de celles-ci, les notions de transmission et d'*auctoritas* sont déterminantes.

Rebondissant sur la théorie de la schématisation (Robert Estivals), Gilbert Dahan remplace les légendes d'images au sein d'une exégèse médiévale qui confère au schématisme une dimension à la fois utilitaire, épistémologique et heuristique. Ces textes courts, par leur caractère descriptif et explicatif, sont l'une des expressions les plus caractéristiques de cette tendance lourde de la pensée médiévale. Dans une démonstration limpide, digne de ces universitaires parisiens qu'il étudie, Dominique Poirel situe l'avènement de la légende dans le sillage de trois tendances nouvelles aux XII^e et XIII^e siècles : la multiplication de textes visant à faciliter la lecture (les « métadonnées ») ; la consécration de la sentence, formule ou maxime qui contient la quintessence du texte ; l'apparition de nouveaux rapports texte/image, sous la forme de constructions organisées, reflétant l'obsession des penseurs scolastiques pour le plan et la structure. Claire Angotti montre, par une analyse fine de manuscrits de théologiens, comment la mise en page reflète et organise cet effort d'ordonnement de la pensée, par des systèmes de tables, de découpage du texte, de hiérarchisation des notes marginales, de renvois, de signets ou de passages surlignés. Cette préoccupation nouvelle correspond à un nouveau mode de lecture, qui nécessite une « navigation » rapide dans le texte.

Viennent ensuite trois contributions explorant les modalités de la relation entre l'image et sa légende. Michael Curschmann envisage des cas de « paratextes » conçus pour « activer » les images, pour créer du sens et susciter la participation des lecteurs. L'exemple d'un recueil de prières et de méditations d'Anselme de Canterbury, conservé à l'abbaye d'Admont (Stiftbibliothek, ms. 289) illustre parfaitement comment texte et image interagissent pour générer un surplus de signification : il s'agit en l'occurrence d'un remarquable *titulus* accompagné de notations musicales, qui combine deux textes liturgiques chantés lors de la fête de saint Jean l'Évangéliste et conduit, par un processus d'interprétation actif, à considérer l'apôtre comme un époux mystique du Christ. Jean-Pierre Aniel, riche d'une longue expérience de catalogage pour *Mandragore*, la base des manuscrits enluminés de la B.n.F., donne un aperçu concret, avec de nombreux exemples à l'appui, des relations complexes existant entre une autre forme de texte court – la rubrique – et l'image qui lui est associée. Charlotte Denoël, enfin, étudie les *tituli* de plusieurs Vies de saints. C'est ici la valeur informative, pédagogique, exégétique, voire édifiante de ces textes qui est soulignée, en rapport avec les images qui les illustrent. Supports à la méditation aussi, ces ensembles doivent souvent leur cohérence à une collaboration étroite entre l'enlumineur et le créateur du texte.

Dans une troisième section, intitulée « Typologies et significations », Daniel Russo dresse un large panorama de l'évolution de l'image légendée, de l'art byzantin, où, à travers l'icône, l'inscription fonctionne comme un sceau d'authenticité, jusqu'au XIV^e siècle, lorsque l'image, délestée de sa dimension sacrée, assume sa fonction première d'élément de décor et devient l'affaire d'artisans plus que du clergé. À cette époque, le texte court est subordonné à la toute puissance de l'image, dont elle éclaire le contenu. Tomasz Płóciennik et Piotr Skubiszewski rouvrent le dossier du calice roman de Trzemeszno, bien étudié en 1980 par le second auteur. Empruntant à Erwin Panofsky la notion controversée de *disguised symbolism*, ils tentent de montrer l'étonnante stratification sémantique des textes associés au cycle d'images qui orne ce vase liturgique, « l'ustensile le plus important du culte chrétien ». Une nouvelle et très précieuse typologie est présentée par Robert Favreau : elle concerne les noms et appellations multiples données au Christ, qui répondent, dans bien des cas, à la nécessité de préciser la nature divine de Jésus, sans toutefois pouvoir la représenter.

Les trois articles qui forment la dernière section du livre concernent des cas tangents. Alison Stones envisage, avec le *Breviculum* de

Thomas le Myésier, la question de la figuration du « débat », du dialogue, dans la miniature, par le biais de longs textes qui, en l'occurrence, font penser à de véritables bulles de bandes dessinées. Jean-Luc Chastel explore systématiquement les formes et fonctions des inscriptions sigillaires, dans un exposé systématique qui élabore une typologie de cet autre type de textes courts. Quant à Margriet Hoogvliet, elle aborde le problème des cartes médiévales légendées, après avoir dressé un long état des lieux des théories de l'image et, en particulier, de l'image légendée. L'application de celles-ci aux *mappae mundi* est assez décevante : la montagne théorique accouche d'une souris interprétative.

Une constante se dessine avec force au terme de la lecture de ces contributions variées, toutes plus riches les unes que les autres : la grande diversité des pratiques et des usages en matière d'image légendée, et les sens multiples qui en découlent. De toute évidence, il serait périlleux de procéder à des généralisations et de tenter de découvrir un « code », une clé de lecture universelle. Tout au plus, dans les limites d'un cadre qui ne peut être défini que dans ses grandes lignes, peut-on chercher à interpréter chaque rapport texte/image au cas par cas, dans une approche ouverte et différenciée qui laisse une large place à l'exception et à la créativité parfois déroutante des enlumineurs. Ce constat n'étonnera pas les spécialistes de l'iconographie médiévale, habitués à cette diversité dans l'unicité, qui les oblige à jongler constamment avec des paramètres à géométrie variable.

Les contraintes éditoriales étant ce qu'elles sont, les illustrations ont dû être reproduites en noir et blanc. On regrettera aussi – le problème est récurrent dans les ouvrages traitant d'iconographie – qu'un choix drastique et sans doute cruel pour l'éditeur a dû être opéré dans les nombreuses images projetées lors des conférences. L'abondance des exemples cités, d'un côté, le manque de reproductions, de l'autre, réduisent parfois le texte à une *ekphrasis*, qui ne profite pleinement qu'aux initiés : le texte devient en quelque sorte une longue légende sans image. À cet égard, il est réjouissant de penser que l'autre série du RILMA, le Corpus, se propose d'offrir au lecteur des cycles iconographiques reproduits *in extenso*.

Ceci dit, par la densité de son contenu, les typologies nouvelles qu'il propose, alliées à des études de cas du plus grand intérêt, par son mélange exemplaire de théorie et de pratique, ce recueil constitue désormais une référence incontournable dans le vaste domaine des études sur les relations texte-image.

Dominique Vanwijnsberghe
Institut royal du patrimoine artistique,
Bruxelles

Mosaïque et ivoire

Xavier BARRAL I ALTET, *Le décor du pavement au Moyen Âge. Les mosaïques de France et d'Italie*, Rome, École française de Rome, 2010, 28 cm, 434 p., 186 p. de pl. (fig. et ill.) en n. et bl. et en coul., 6 index. - ISBN : 978-2-7283-0836-1, 162 €.

(Collection de l'École française de Rome, 429)

La prestigieuse collection de l'École française de Rome publie une synthèse novatrice et attendue sur un aspect jusqu'à présent sous-estimé de l'art roman occidental : la mosaïque de pavement (mosaïque de tesselles exclusivement) en France et en Italie, zones géographiques où cette technique est la mieux représentée. Disons-le d'emblée : il s'agit là d'un ouvrage dense, soigneusement documenté et très illustré, œuvre d'un chercheur qui a beaucoup travaillé et publié sur ce sujet au cours de sa carrière universitaire et qui constituera longtemps une précieuse référence.

L'historiographie du sujet est traitée dans l'introduction : la plupart des mosaïques médiévales conservées ont été découvertes et signalées à la communauté scientifique dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Il faudra ensuite attendre la seconde moitié du XX^e et l'opportunité de nouvelles découvertes pour que le sujet soit approfondi, en particulier, en France, par Henri Stern, les auteurs du *Recueil général des mosaïques de la Gaule* et bien entendu par X. Barral I Altet lui-même.

L'ouvrage comporte deux grandes parties, la première consacrée à la mosaïque médiévale de pavement dans tous ses aspects, la seconde constituant un inventaire raisonné de tous les ensembles ou vestiges conservés en France et en Italie.

Sur les témoignages médiévaux (chap. I de la première partie), l'auteur distingue de rares sources écrites sur la technique, bien référencées et utilement traduites ; chroniqueurs et voyageurs sont frappés par le luxe de certains pavements figurés d'édifices privés ou publics, religieux ou profanes ; dans les églises, les commanditaires sont des religieux et les pavements ornés, autour de l'autel en particulier, ne sont pas seulement décoratifs mais porteurs de symbolisme et complémentaires des sculptures et des peintures ; et cela malgré la critique par saint Bernard du luxe monastique clunisien. Le rituel médiéval de la dédicace et la cérémonie de consécration des églises insistent d'ailleurs sur le symbolisme du pavement, qui porte l'édifice et en constitue le lieu privilégié.

Le chapitre II – « Un art pour le sol » – axé sur des problèmes techniques, est tout à fait